

Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs

Geschied- en
heemkundige kring
van Ukkel
en omgeving

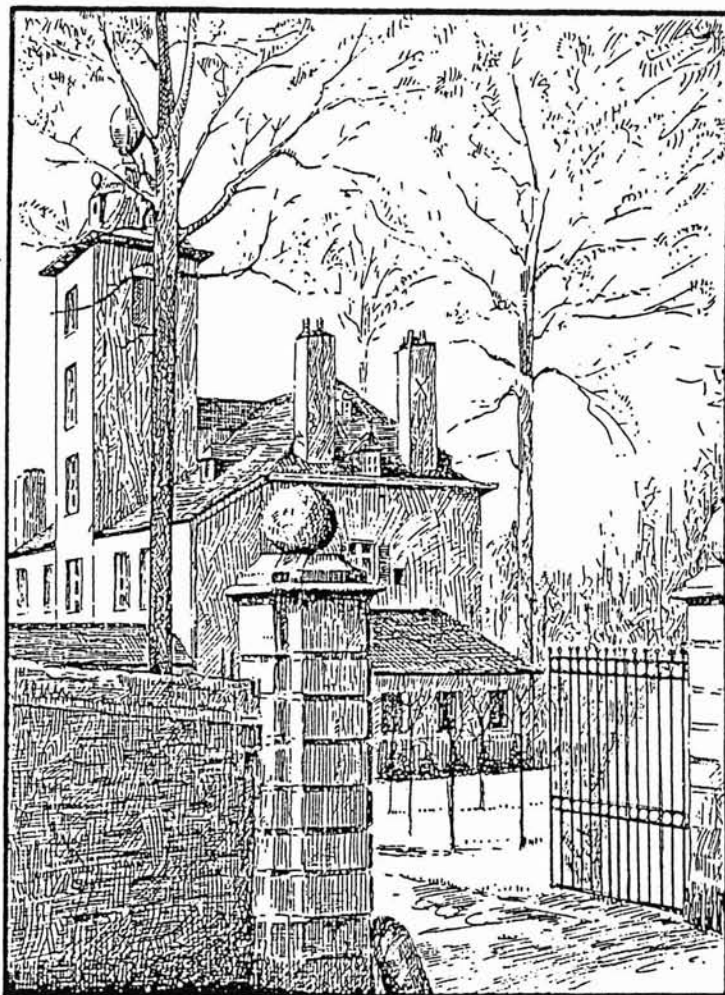


UCCLENSIA

Bulletin Bimestriel — Tweemaandelijks Tijdschrift

Mars — Maart 1986

Numéro 110



G. Winterbeek

UCCLENSIA

Organe du Cercle d'histoire,
d'archéologie et de folklore
d'Uccle et environs, a.s.b.l.
Rue Robert Scott, 9
1180 Bruxelles
Tél. 376 77 43 - C.C.P. 000-0062207-30
mars 1986 - n° 110

Orgaan van de Geschied- en
Heemkundige Kring van Ukkel
en omgeving, v.z.w.
Robert Scottstraat 9
1180 Brussel
Tel. 376 77 43 - P.C.R. 000-0062207-30
maart 1986 - nr 110

S O M M A I R E - I N H O U D



- Le Papenkasteel - Ephémère château de Choisy- en 1698
par Jacques Lorthiois p. 2
- Het kasteel Allard
door Frans Varendonck p. 8



Les pages de Roda - De bladzijden van Roda

- De la brouette à l'auto : comment les Rhodiens se déplaçaient-ils?
par Michel Maziers p.12
- Het dagelijkse leven onder het frans bewind (XI)
door Raymond Van Nerom p.16

En couverture: Le Papenkasteel - dessin de G. Winterbeeck

Publié avec le concours de la commune d'Uccle, de la province de Brabant et de
la Communauté Française

LE PAPENKASTEEL - EPHEMERE CHATEAU DE CHOISY - EN 1698. =====

Le Papenkasteel, dont notre Cercle fête cette année le tricentenaire, fut construit en 1685 par le conseiller Philippe-Vincent Franckheim (1637 + 1690) sur un terrain hérité des LeMire (1).

A son décès, la propriété passa à sa soeur, Caroline-Françoise Franckheim (+ 1700), épouse de Guillaume van Hamme (1636 + 1694) devenu baron de Stalle en 1691. Cette promotion entraîna celle du Papenkasteel au rang de "château de Stalle" bien qu'il fût situé dans la juridiction de Carloo.

Le baron de Stalle, qui paraît avoir vécu à la limite de ses moyens, mourut en 1694 en laissant une succession très obérée. Aussi, sa veuve qui habitait Bruxelles (2), où son fils poursuivait ses études au collège des Augustins, songea-t-elle à louer son château; mais la guerre qui sévissait à nouveau aux Pays-Bas depuis 1689 (3) rendait ce projet illusoire. Il lui fallut attendre la signature du traité de Ryswick, le 30 octobre 1697, pour réaliser ce projet.

+ + + + +

Le 7 avril 1698, la baronne de Stalle et la comtesse d'Arco signaient, devant notaire, un bail de neuf ans (4). Le loyer annuel, fixé à 1.000 florins était élevé sans être excessif. La propriété avait, en effet, été surestimée par le répartiteur des vingtièmes car, en la taxant à 50 florins, il lui attribuait une valeur de 20.000 florins; prix jamais atteint lors de ses nombreuses enchères durant le XVIIIème siècle (5).

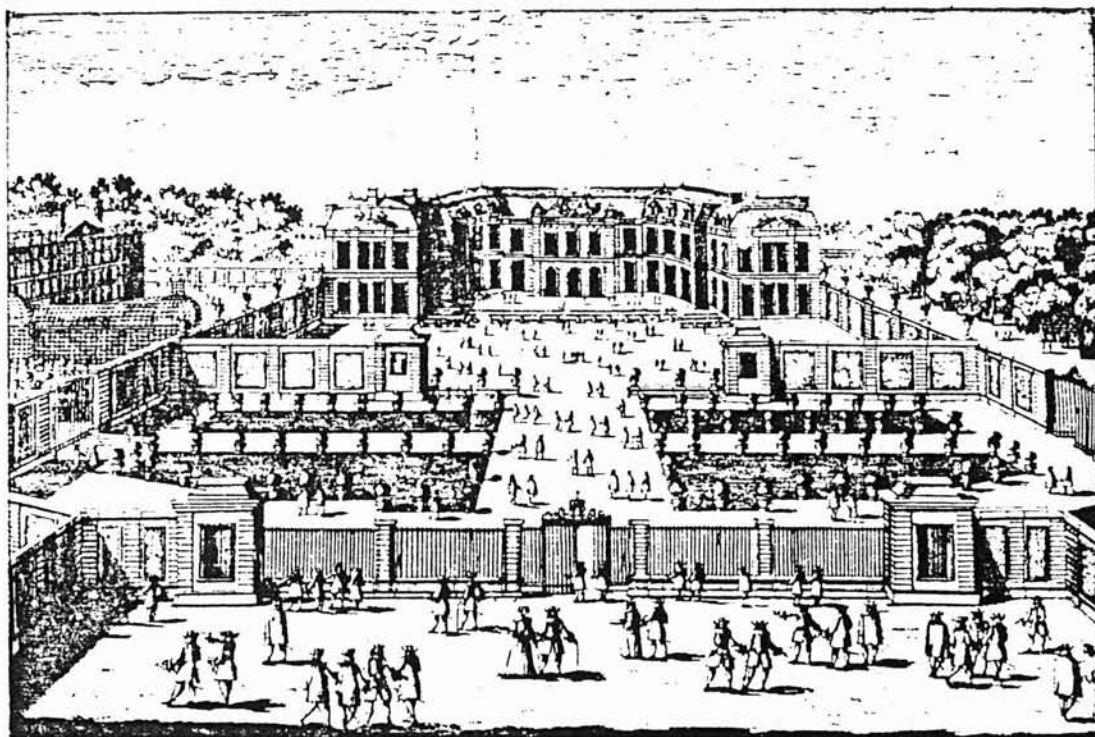
Mme d'Arco se trouvait ainsi locataire d'un "certain château nommé CHOISY, situé proche le village de Stalle, lequel feu le sr conseiller Franckin a fait bâtir... avec son pourpris (6) consistant en un jardin, deux prairies, deux étangs, l'entrée qui fait une drève d'arbres à fruits, une place joignant le verger où il y a une bricterie laquelle place la Dame Comtesse convertira à tel usage qu'il lui plaira, item une autre place où l'on tire l'oiseau et la fontaine proche du moulin au papiers avec sa gloriette". En ce qui concerne "le bassin préparé dont la fontaine n'est achevée, il sera libre à la Dame Comtesse de la faire achever à ses frais si elle le trouve bon, à quel effet elle pourra employer les matériaux qui sont sur le lieu".

Cette description est évidemment à comparer avec le dessin de Guillaume de Bruyn, reproduit et diffusé en 1694 par le graveur Jacques Harrewyn (7). On y reconnaît la drève, le tir à l'oiseau, la fontaine proche du moulin semblable à celle du château Bouton (8) et l'autre, inachevée, ornant le jardin supérieur.

Si les balustrades ont bien existé puisque le jeune baron de Stalle les brada pour vingt pistoles (180 florins) en 1707, l'étang qui porte une nef est purement imaginaire. En 1698, il n'en existait que deux, assurément plus petits. La briqueterie, non reproduite mais toujours en place quoique devenue inactive, prouve que le château était alors entièrement achevé.

Depuis 1691, à moins d'une lieue à la ronde, on dénombrait deux sinon trois "châteaux de Stalle". Le premier, jadis appelé "Hof ten Hane", appartenait depuis 1644 au seigneur justicier de Stalle; le deuxième bâti par Jacques Bouton, seigneur foncier de Stalle, avait perdu légè-

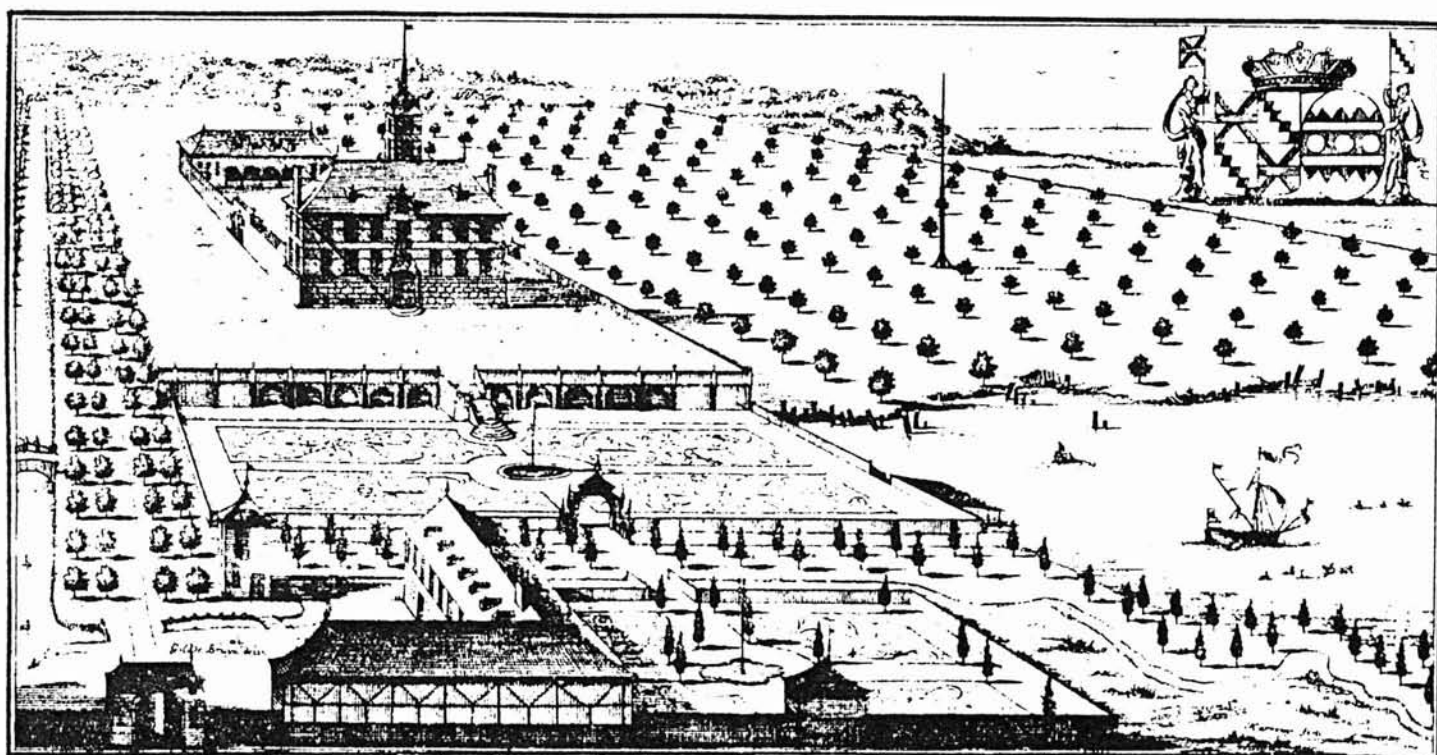
20



Vue et perspective de l'entrée du chateau de Choisy sur le bord de la Seine à deux lieues de Paris
Il appartient à Mademoiselle de Montpensier

Le premier Choisy, œuvre
de Jacques IV Gabriel.

26. Vue de la cour d'honneur
estampe d'Aveline.



Vue du Chateau de Messire Guil: van Hamme Baron de Stalle et Overheim.

lement son rang depuis 1688 (9); le troisième était celui construit par Franckheim que Guillaume van Hamme inféoda avec sa baronnie en 1691.

Est-ce pour éviter toute confusion ou parce que Stalle lui paraissait dépourvu de panache que Mme d'Arco le rebaptisa CHOISY ? C'était l'époque - ne l'oublions pas - où il était de mode d'implanter autour de Bruxelles des dénominations rappelant les environs de Paris (10). Ainsi vit-on se substituer aux "Schalie huys", "Moriaen" et "Neder Heembeek" des Marly, Versailles et Meudon sur la rive gauche du canal. L'éclat de la cour de France et l'écho de ses fêtes propagés dans la société bruxelloise par les "Relations véritables" n'étaient certes pas étrangers à cet engouement.

Choisy, où Mme d'Arco avait puisé son inspiration, était un village situé sur la rive gauche de la Seine, à 14 kms en amont de Paris, où Mlle de Montpensier - la Grande Mademoiselle - avait fait construire par Jacques-Ange Gabriel un château précédé d'une vaste esplanade. Les travaux, commencés en 1680, s'étaient achevés en 1686, un an après la mise en chantier du Papenkasteel. Choisy-Mademoiselle, comme on l'écrivait alors, fut légué au Grand Dauphin (1693) qui l'échangea contre Meudon (1695), appartenant à la veuve de Louvois (1646 + 1715). Après sa mort, son gendre, qui n'était autre que le maréchal de Villeroy, céda Choisy à la princesse douairière de Conti. Louis XV s'en porta acquéreur en 1739 et le domaine prit alors le nom de Choisy-le-Roi qu'il a conservé. Ce monarque y séjourna souvent avec ses favorites successives. La plus connue, Mme de Pompadour, en fit sa résidence, de 1745 à 1764. Choisy-le-Roi, sous Louis XV, fut sans cesse en cours d'agrandissement et de transformation. Occupé quelques fois par Louis XVI et sa famille, au début de son règne, Choisy fut ensuite abandonné et vidé de son mobilier, en 1787.

En 1789, Choisy fut inscrit par l'Assemblée Nationale sur la liste des biens de la couronne dont on voulait se défaire. Vendu en 1797, son parc fut aussitôt loti. Du château, abattu en 1803, il ne subsiste que les deux pavillons des suisses qui en gardaient l'entrée principale (11).

+ + + + +

Inégales en titres, Mme de Stalle (née Franckheim) et Mme d'Arco (née LeLouchier) étaient égales par la naissance mais la seconde devait au hasard et plus encore à l'amour de tenir un rang à la cour de Bruxelles.

Charles II (1661 + 1700), notre souverain madrilène, était représenté depuis 1692 aux Pays-Bas par Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière (1662 + 1726). Electeur du Saint-Empire, souverain à Munich, capitaine et gouverneur général, ce Wittelsbach au menton impérieux se donnait à Bruxelles des airs de vice-roi tandis que son frère, Joseph-Clément (1671 + 1723) régnait à Liège.

D'avoir combattu les turcs sous Sobieski (12), dont il devint le gendre après avoir été celui de l'empereur Léopold, il tirait grand prestige. La création d'une place qui portera son nom jusqu'en 1918, celle du théâtre de la Monnaie et la reconstruction de la grand-place après 1695 doivent beaucoup à son indéniable goût du faste. Depuis le départ de l'archi-

duc Léopold-Guillaume, en 1656, les Pays-Bas n'avaient plus connu de gouverneur général d'un tel rang.

Son Altesse Electorale l'ignorait moins que quiconque et s'ingéniait de mille façons à plier la noblesse à son étiquette rigoureuse. Maximilien-Emmanuel, aussi francolâtre que pouvait l'être un prince allemand, prenait en tout modèle sur Versailles et, comme le Roi-Soleil, se devait de mener une vie dissolue. Le feld-maréchal de Merode Westerloo le lui reproche dans ses mémoires sans toutefois citer de noms. Dans la correspondance échangée avec sa mère, l'électrice Cunégonde Sobieska (1676 + 1730) s'est montrée moins discrète et celui de Mme d'Arco apparaît maintes fois (13).

+ + + + +

Née à Tournai, au sein d'une famille scabinale connue dès la fin du XIV^{ème} siècle, Agnès-Françoise LeLouchier (1672 + 1717) était l'aînée des quatorze enfants de Jean-François, écuyer, seigneur de Popuelles, successivement juré, échevin, mayor et grand prévôt de Tournai, et de Marie-Caroline d'Aubermont (1649 + 1713) (14).

On ne sait où, quand et comment Agnès LeLouchier - qui était fort belle aux dires de Saint-Simon - rencontra l'Electeur mais il est exclu que ce soit à Tournai, terre française depuis 1667 et qui le resta jusqu'en 1709. Tout au plus peut-on affirmer que ce fût entre 1692 et 1695 au plus tard puisque cette année là, elle lui donna un fils qui fut légitimé et titré comte de Bavière.

Maîtresse de l'Electeur, Agnès LeLouchier, à défaut de loger au palais de Coudenberg, se devait d'habiter à proximité. Elle s'installa dans une belle demeure, occupée précédemment par l'internonce, dans la rue de Namur, entre la porte de Coudenberg et le couvent des carmélites (15).

Son jardin, comme celui de ses voisins, était contigu au parc alors plus étendu qu'aujourd'hui. Une ouverture, encore visible en 1709, avait été pratiquée dans le mur pour favoriser les rendez-vous clandestins (16). Ce procédé romanesque n'eut qu'un temps. Louis XIV ne dissimulant guère ses amours, l'Electeur se devait, lui aussi, d'imposer sa favorite à la cour.

Agnès LeLouchier étant cependant de trop petite noblesse pour y accéder, on lui trouva un mari, d'aussi bonne maison qu'accommodant pour lui en ouvrir les portes. Ferdinand, comte d'Arco (1643 + 1703), grand maître de la maison de S.A.E. accepta de jouer ce rôle.

Les D'Arco, originaires du Tyrol (actuellement Haut-Adige), tiraient leur nom du bourg d'Arco, situé près du lac de Garde, où se voient encore, entourés de cyprès, les vestiges d'un burg dont les possesseurs devinrent comtes sous Frédéric II, en 1221, et prirent rang parmi ceux du Saint-Empire, en 1413 (17).

En 1698, il y avait trois D'Arco au service de l'Electeur, à Bruxelles: Ferdinand et ses deux frères. Emmanuel était lieutenant-colonel et Jean-Baptiste (1650 + 1715), le grand homme de la famille, commandant de la cavalerie bavarroise, heureux à Neerwinden, malheureux à Ramillies, qui finira chevalier de la Toison d'Or, feld-maréchal et gouverneur de Munich. Il logeait alors à l'hôtel de Ravenstein qu'il délaissa, en 1703, pour celui occupé jadis par Spinola, rue du Marquis (18).

La faveur de l'Electeur fut éphémère comme la paix qui avait amené Mme d'Arco à CHOISY. L'inconstance de Maximilien-Emmanuel était notoire. Avant 1704, Mme d'Arco était supplantée par Mlle de Montigny, la fille de ce prince de Berghes dont le mausolée orne le chœur de l'abbatiale de Grimbergen (19).

La guerre de la Succession d'Espagne embrasa l'Europe après la mort de Charles II. Elle opposa, depuis 1702 et pendant plus de dix ans, les armées des Deux Couronnes (franco-espagnoles) à celles des coalisés (anglo-hollando-impériales). L'Electeur, rallié aux franco-espagnols, eut à défendre ses états bavarois envahis par les impériaux. Ferdinand et Emmanuel d'Arco l'accompagnèrent dans cette campagne désastreuse.

En juillet 1703, Ferdinand d'Arco fut tué d'un coup de mousquet par un paysan qui l'avait pris pour l'Electeur, dans un sentier longeant l'Inn, à Reisingen, près de Czierl (actuellement Zirl) dans la banlieue d'Innsbruck. Emmanuel, ayant été blessé devant Donauwerth (en Bavière, sur le Danube), se noya en voulant se sauver dans une barque, en juillet 1704 (20).

Peu avant la reddition de Bruxelles, en mai 1706, Me d'Arco devenue veuve, se retira en France (21) où l'Electeur et son frère, chassés de leurs états par les coalisés, se réfugièrent à leur tour quelques années plus tard. Bien que remplacée par Mlle de Montigny auprès de l'Electeur, Mme d'Arco devait le revoir, à la fin de 1709 à Saint-Cloud où le duc d'Orléans avait, peut-être, mis quelque malice à l'inviter (22).

La guerre de la Succession d'Espagne trouva son épilogue dans les traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-1714). Maximilien-Emmanuel, dépouillé définitivement des Pays-Bas fut heureux de récupérer sa Bavière où il acheva sa vie en 1726.

Mme d'Arco s'était établie définitivement à Paris où, paraît-il, "elle donnait à jouer tant qu'elle pouvait". Elle mourut au début de la Régence, en 1717, âgée seulement de quarante-cinq ans (23).

Son fils, Emmanuel-François-Joseph, avait été nommé en 1707, à l'âge de douze ans, colonel du Royal-Bavière, un régiment levé par Louis XIV...en Italie. Promu lieutenant-général, il acheta le marquisat de Villacerf, obtint la grandesse et semblait destiné à achever sa carrière à Vienne où il avait été nommé ambassadeur. La guerre, encore une, interrompit ce "cursus honorum"; envoyé aux Pays-Bas, il trouva la mort sur le champ de bataille à Lawfeld, le 2 juillet 1747 (24).

+ + + + +

Le départ de la belle amie du "Roi Bleu" - avant l'expiration de son bail - c'était la fin d'un rêve, et pour elle et pour lui. N'avait-il pas caressé un temps l'espoir d'accéder à la souveraineté des Pays-Bas où il répandit à profusion l'or bavarois ?

Chez nous, cependant, plus rien n'évoque son souvenir. Sa statue équestre dominait la grand-place du haut de la maison des brasseurs. Comme elle perdait bras et jambes, on la remplaça par celle de Charles de Lorraine, étranger à l'histoire de ce lieu. Une place et une rue portaient son nom. On leur donna celui de Dinant en 1918. Son buste trônait au foyer de la Monnaie. Il fit place à celui de la reine Elisabeth. De toutes ces avanies, ce fut la moindre; une Wittelsbach ne faisait, somme toute, que succéder à un Wittelsbach.

Jacques Lorthiois,
janvier 1986.

NOTES & REFERENCES

=====

- 1)- Lorthiois, J. & de Ghellinck Vaernewyck, X. Le château Franckheim à Uccle Saint-Job aussi appelé Papenkasteel, in Le Parchemin, 1978 n° 197.
- 2)- Dans son hôtel de la rue du Pont Neuf.
- 3)- La guerre de la Ligue d'Augsbourg.
- 4)- AGR. Notaire Jean Quaresme 2831.
- 5)- Le XXème denier était un impôt de 5% sur le revenu des immeubles. Ce revenu représentait lui-même 5% du capital.
- 6)- Pourpris = enceinte, enclos.
- 7)- LeRoy, J. Le Grand Théâtre profane du Duché de Brabant (éd. 1730), t. I pl. 60.
- 8)- Lorthiois, J. La fontaine de Stalle, ultime vestige de l'ancien château ? in Ucclesia, 1972 n° 44, pp. 2-4. & La fontaine du Stadhouder, in Ucclesia, 1983 n° 97, pp. 2-7.
- 9)- Ces deux châteaux ont disparu. Le premier était situé le long de la chaussée d'Alseberg, près de la gare de Calevoet.
- 10)- Wauters, A. Histoire des environs de Bruxelles, 1855, t. II, pp. 397, 407-408.
- 11)- Weigert, R.A. Le château de Choisy, in Larousse mensuel illustré, 1936, n° 355, pp. 494-496.
- 12)- Jean III Sobieski, roi de Pologne (1624 + 1694), délivra Vienne assiégée par les turcs. en 1683.
- 13)- Komaszynski, M. Le séjour d'une princesse de Pologne aux Pays-Bas (1695-1701), in Cahiers bruxellois, 1980, t. XXV, pp. 5-26.
- 14)- Du Chastel de la Howarderie-Neuvireul, cte P.A. Notices généalogiques tournaisiennes, 1884, t. II, pp. 491-503.
- 15)- A gauche, en montant vers la Porte de Namur, au delà de la rue Brederode qui donnait alors accès au parc. Celui-ci s'étendait entre les 1ère et 2ème enceintes et des jardins de la rue de Namur à ceux de la rue de Louvain. L'immeuble portait le n° 79 du "Ruysbroekwyck". Il était taxé sur 1.000 florins pour les XXèmes. A Mme d'Arco succéda l'intendant de Flandre, Dugué de Bagnols (1645 + 1709).
- 16)- AGR. Ouvrages de la Cour 199.
- 17)- Brockhaus Enzyklopadie, 1966, t. I, pp. 693-694; Neue Deutsche biographie, 1953, t. I, pp. 338-339; Lessico universale italiano, 1969, t. II, p. 125; Firmin Didot frères, Nouvelle biographie générale, 1855, t. III, p. 166; Biographie universelle ancienne et moderne, 1811, t. II, p. 384.
- 18)- L'hôtel Ravenstein actuel qu'il occupait depuis 1692. Celui de la rue du Marquis, plus tard connu sous le nom d'hôtel de Calenberg, a disparu.
- 19)- Madeleine-Marie-Honorine de Glimes (1681 + 1744), épousa en 1715 le comte d'Albert. Saint-Simon, duc de. Mémoires (éd. La Pléiade), t. III, pp. 688-689.
- 20)- Saint-Simon. Op.cit. t. V, p. 450 ; Mémoires du marquis Maffei, 1740, t. I, p. 160; t. II, p. 32.
- 21)- Après avoir emprunté 4.194 livres à un marchand bruxellois qui les réclama à sa succession. AGR. Notaire Anseau 1719/1, acte du 7.4.1717. La ville ouvrit ses portes aux coalisés le 28.5.1706.
- 22)-23)- Saint-Simon. Op.cit. t. III, p. 350 & t. V, p. 450. En France, elle "oublia", semble-t-il, son patronyme ce qui fit écrire, par Saint-Simon, qu'elle était née Popuel (sic).
- 24)- Maffei, mémoires. Op.cit. t. II, p. 149.

HET KASTEEL ALLARD.

In 1957 werd het indrukwekkend kasteel Allard gesloopt en het omringend eigendom verkaveld. Doorheen het domein werden de Jozef Jongenlaan en de Princes Paolaan getrokken en een nieuwe residentiewijk, Côteau du Soleil genaamd, rees uit de grond.

De verleiding bestaat, en die is ook gegrond, om de oorsprong van het eigendom Allard in de 17de eeuw te situeren en meer bepaald in het domein van de grondheer van Stalle, Jacques Bouton. In 1665 liet Jacques Bouton een kasteel (landhuis) bouwen, verwant aan de stijl van het Papenkasteel, dat zich op een boogscheut van de kapel van Stalle bevond, in noordelijke richting. Boutons liggende have was niet bijster groot, slechts een oppervlakte van 1 ha (1), maar in de loop der decennia zou het onder de opeenvolgende eigenaars aan uitgestrektheid winnen. Alphonse Wauters, die in 1855 zijn Histoire des environs de Bruxelles publiceerde, heeft het landgoed nog gekend. Hij schrijft : " Bouton s'était fait construire une nouvelle habitation féodale, ornée d'un beau jardin, de viviers, d'une grande fontaine jallissante: elle existe encore près du ruisseau d'Uccle et on a conservé la petite promenade ou terrasse qui y conduisait " (2).

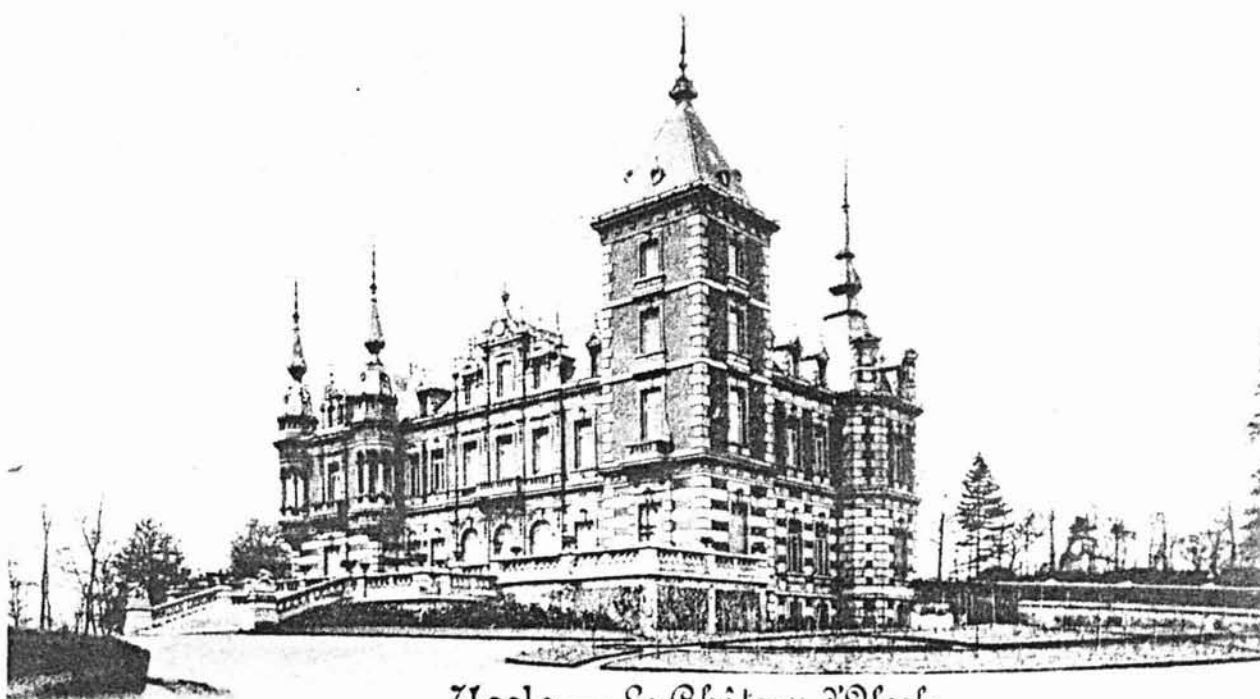
De laatste om Boutons landhuis te bewonen was de vermogende bankier François-Lothaire Rittweger (1766 - 1848), naar wie de straat die op de kapel van Stalle uitkomt werd genoemd. Samen met zijn schoonzoon, de al even succesrijke financier, graaf Jacques Coghen, stond hij bij de wieg van twee gereputeerde financiële instellingen, de Generale Maatschappij en de A.G. verzekeringen (3). Rittweger breidde de oppervlakte van het reeds vergrote eigendom nog aanzienlijk uit en bij zijn overlijden bestrijkte het niet minder dan 30 bunders 90 roeden (ongeveer 27 hectaren), waarvan 17 bunders te Stalle (4).

In 1850 werd Rittwegers eigendom onder verschillende kopers verdeeld en nagenoeg 4 hectaren ervan werden door Philippe-Joseph Allard (1805 - 1877), ook Josse Allard genoemd, gekocht. In de volgende jaren zou Josse Allard zijn domein gestadig vergroten, tot ruim 25 hectaren (waarvan er ook percelen buiten Stalle gelegen waren). Het landhuis werd echter niet door hem verworven, doch hoogstwaarschijnlijk door een zekere Josephus Vanderelst, die het tussen 1850 en 1865 (de juiste datum wordt niet vermeld) liet slopen (5). In laatstgenoemd jaar verkocht die dan zijn bezittingen in Stalle aan Josse Allard. Op die manier kwam Josse Allard in het bezit van het perceel waarop Boutons landhuis had gestaan en verwierf hij gaandeweg, zij het wel deels, Rittwegers domein in Stalle, dat reeds Boutons landgoed omvatte.

In 1870 was de bouw van het kasteel Allard voleindigd en voortgaande op de gegevens van de bevolkingsregisters ging Josse Allard het jaar daarop in zijn nieuwe residentie wonen (6). Het was gevestigd daar waar nu de huizen met nummer 37 tot 43 in de Jozef Jongenlaan staan, dus eveneens in de buurt van het kruispunt van de Gatti de Gamondstraat en de Victor Allardstraat (zie plan). In het grijze verleden zou in die onmiddellijke omgeving een feodale burg hebben gestaan, met name het kasteel van Kersbeek, dat rond 1700 nog slechts een ruïne was (7).

Josse Allard had zijn landgoed groots opgevat en op wie beter dan op Jean-Pierre Cluysenaar (1811 - 1880) vermocht hij een beroep te doen voor de bouw van zijn kasteel; Jean-Pierre Cluysenaar de auteur van de galerij Sint-Hubert, de Madeleineplaats, het Brussels Conservatorium, de Kastelen van Drogenbos en Dilbeek enzomeer, zoniet de belangrijkste, dan toch één van de belangrijkste architecten uit de vorige eeuw.

Jean-Pierre Cluysenaar bouwde het kasteel Allard in de (Franse) neo-rennaissance-stijl (zie foto), waaraan hij onder de vorm van spitse, spichtige torentjes en windwijzers maar vooral door zijn neiging tot barokke overlading in de versiering een persoonlijke interpretatie gaf. Het was één van de eerste gebouwen in België waarvoor de Franse witte steen werd gebruikt. Die witte steen op een achtergrond



Uccle — Le Château d'Uccle

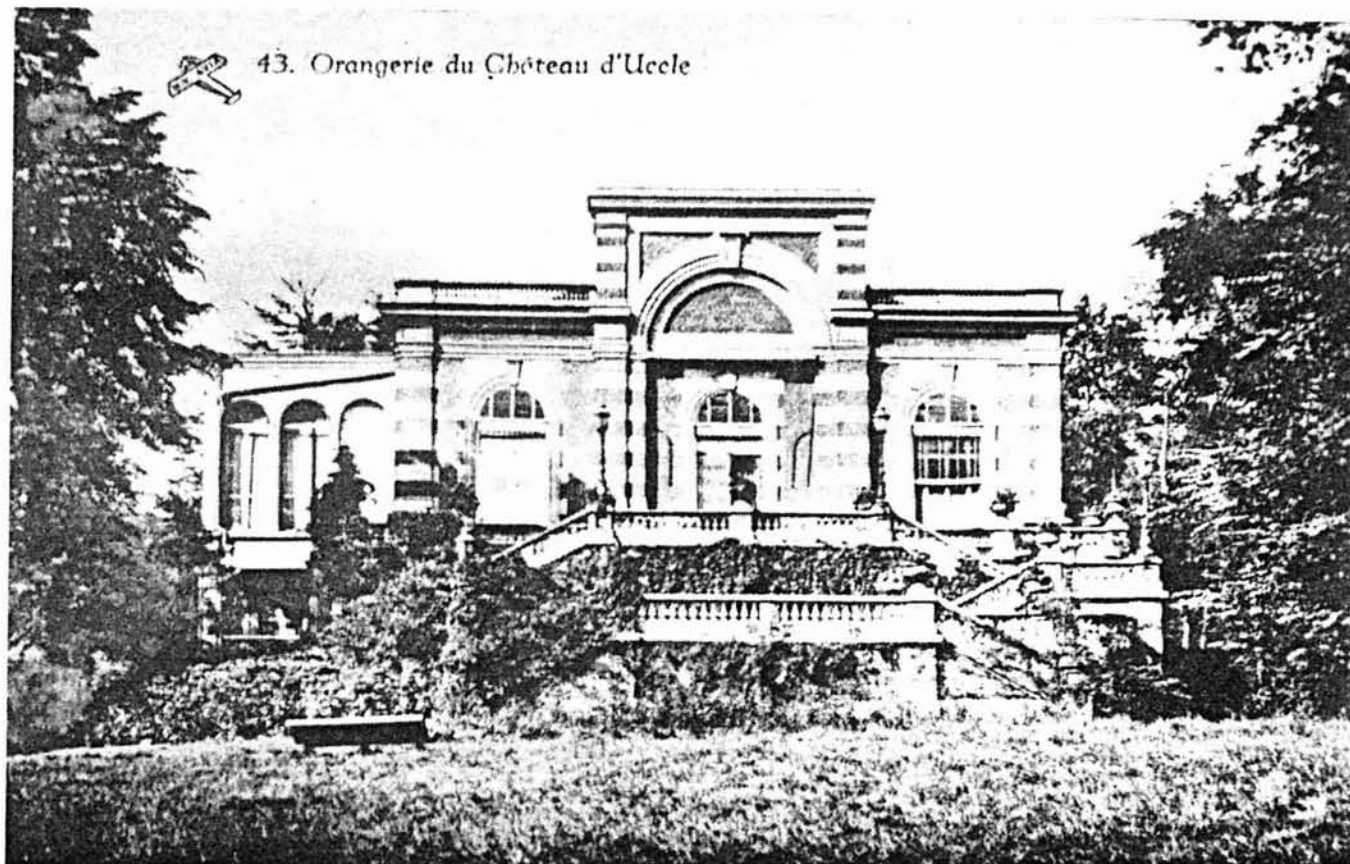


Propriété de M. le sénateur Allard, vice-gouverneur de la Banque Nationale. Une des meilleures œuvres de l'architecte Clupenaer, le château fut érigé vers 1860. La disposition intérieure est des plus heureuses et la décoration des plus riches. Le parc, très pittoresque, occupe très probablement l'emplacement de celui qui dépendait de l'ancienne villa de Stalle dont les barons de Roest d'Alkenade furent les derniers propriétaires et occupants sous l'ancien régime.

E. Desaix, édit. Aywaille — Reprod. interd.



43. Orangerie du Château d'Uccle



van rode briket (steen) sorteerde, volgens de mensen van het architectuurtijdschrift l'Emulation die in 1877 ter plaatse een kijkje gingen nemen, een harmonieus kleuren-effect (8).

De mensen van l'Emulation betraden het kasteel langs de statige trap van waarop een schilderachtig panorama zich ontrolde; op de voorgrond een vijver en verder in de diepte het park. Ze werden door Victor Allard, de zoon van Josse Allard (9), de eetkamer binnengeleid : een stijlvol en zeer ruim vertrek (waar wel tweehonderd mensen konden ontvangen worden), met hoge zoldering en verdeeld in drie vakken door middel van zuilen die een architraaf schragen. De eetkamer stond in verbinding met de luxueus gemeubileerde salon via een brede deur. Deze strekte zich uit over de hele westelijke gevel, met inbegrip van de uitbouw van waar men van een breed uitzicht op de tuin kon genieten. Aan de overzijde van de uitbouw prijkte in de salon een witmarmeren schoorsteen, die naar het oordeel van de mensen van l'Emulation, volledig kaderde in de door de architect aangewende stijl.

De salon diende ook als biljartzaal. Blijkens het nog voorkomen van biljarttafels in kastelen, o.a. bij Errera en Bidart, was de biljartsport een geliefde bezigheid van de high society in die tijd. De wijzers van het uur volgend, bezocht het gezelschap de belendende bibliotheek en van daaruit het voorhuis, dat via een breed glazen deur op de eetkamer uitkwam. Bij het opgaan van de witmarmeren trap kon de bezoeker de hand laten glijden over een fraai gesculpteerde leuning, ontworpen volgens een klimmende bogenreeks. De eerste verdieping, die aan de privé - vertrekken was voorbehouden, liet een mindere indruk na bij de mensen van l'Emulation : " On voit que l'étage a été sacrifié au rez-de-chaussée ", schrijft de commentator. Ook betreurde hij dat de hoogte van de zoldering slechts 3m50 bedroeg ! Ons lijkt dat reeds te hoog omdat het een verspilling van ruimte en energie is, maar in de context van de toenmalige kasteelarchitectuur met zijn ruime vertrekken is zijn opmerking volkomen terecht. Langs een andere trap kwamen de bezoekers terug naar beneden, in de gezellige rookkamer. Het bezoek werd met een buffet afgerond, aangeboden door de minzame en hoffelijke Victor Allard, aldus de commentator van l'Emulation.

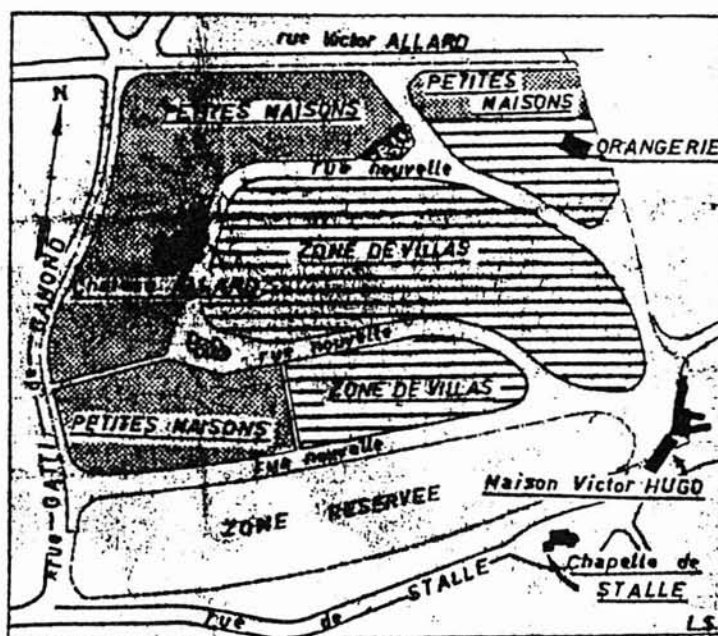
Het kasteel was omgeven door een mooi, pittoresk park van 13 hectaren, dat aangelegd was volgens de toen gangbare Engelse landschapstijl. Met zijn talrijke bijgebouwen vormde het domein Allard nagenoeg een wereldje op zich. Verschillende huizen, een boerderij, stallingen, schuren, serres, een fazanthok en dergelijke waren er gevestigd. Technische snuffjes waren er ook voorhanden : een watertoren die voor stromend water zorgde op een tijdstip dat er nog geen openbare waterleiding bestond en om het kasteel en de verschillende gebouwen van het nodige licht te voorzien had Allard een beroep gedaan op de kunde van een ingenieur, die aan de rand van het eigendom (op een veilige afstand van het kasteel ?) een gasinstallatie liet bouwen. Wat blijkbaar het begripsvermogen van de commentator van l'Emulation te boven ging was wat hij " un curieux système d'arrosage en pluie artificielle " noemde (10). Last but not least was er dan ook nog een oranjerie waarvan, volgens l'Emulation, andermaal Cluyse naar de plannen zou getekend hebben. Ze mag als een voorbeeld van neo-classicistische bouwtrant aanzien worden (zie foto). Merkwaardig is de manier waarop de bakstenen en de Franse stenen van de gevel tegenover elkaar worden geschikt, zodat het een spel van afwisseling en tegenstelling van twee kleuren aan het licht brengt. Wat echter afbreuk doet aan het evenwicht van de proporties is de aanbouw, die van latere datum lijkt te zijn.

Wordt vervolgd

FRANS VARENDONCK.

VOETNOTEN.

- (1) S. GILISSEN-VALSCHAERTS, Les temps modernes. - Une commune de l'agglomération bruxelloise - Uccle. Brussel, 1958, D1 I. p. 108.
- (2) dl x, p. 217 (nieuwe uitgave van 1973).
- (3) A. CLAUS, François - Lothaire - Laurent Rittweger (1766 - 1848) - Ucclesia, 1970, nr 34.
- (4) Archief van het provinciaal kadaster, Ukkel 6, Sectie A, Artikel 408.
- (5) Archief van het provinciaal kadaster, Ukkel 6, Sectie A, Artikel 969. In de archieven van het kadaster wordt in de naamgeving geen onderscheid gemaakt tussen het landhuis en de verschillende minder belangrijke huizen die Rittweger in Stalle bezat. Bijgevolg moet het huis dat voor het landhuis staat aan de volgende criteria voldoen: 1) het perceel van het huis moet voldoende groot zijn; 2) Aangezien het definitieve domein Allard zich tot aan de huidige Stallestraat uitstrekte (enkele percelen aan de overkant van die straat niet in acht genomen) moest het perceel van het landhuis (en dus van het betreffende huis) deel uitmaken van het domein Allard; 3) Voortgaande op de eensluidende mening van alle auteurs die zich over die zaak gebogen hebben moest het betreffende huis gesloopt zijn vóór de bouw van het kasteel Allard voleindigd was. Welnu, het huis dat Vanderelst kocht was het enige dat aan die drie criteria voldeed en bijgevolg is er 99 kans dat het voor het landhuis staat.
- (6) Archief van het provinciaal kadaster, Ukkel 6, Sectie A, Artikel 1021. Bevolkingsregisters Ukkel, telling van 1866, register H, folio 2108.
- (7) H. CROKAERT, La Baronnie de Stalle et Overhem. - Uccle au temps jadis, Ukkel, 1950, pp. 133-135.
- (8) L'EMULATION, Brussel, 1877, nummer 3, kol. 22-23 (rubriek excursions).
- (9) Het tweede deel van het artikel is aan de familie Allard gewijd.
- (10) idem (8).



Le plan d'aménagement du nouveau quartier. On notera la situation du château déjà disparu et de l'orangerie en cours de démolition.

Plan bij het artikel "Le quartier de la Montagne dans l'ancien domaine Allard" - Le Soir, 26/01/1959

De la brouette à l'auto : comment les Rhodiens se déplaçaient-ils ?

Serez-vous étonné d'apprendre que les premiers Rhodiens se déplaçaient à pied ?

Si les origines de Rhode se perdent au début du XIII^e siècle et si notre documentation sur les premiers siècles de son histoire est bien pauvre, voilà pourtant une certitude ! La plupart de nos prédécesseurs étaient tellement misérables, d'ailleurs, qu'il leur aurait été de toute façon impossible de se déplacer autrement qu'avec les moyens dont la nature les avait dotés, à supposer même que des moyens plus sophistiqués aient déjà été inventés. Seuls les gros fermiers disposaient d'attelages, indispensables pour tirer la charrue comme pour extraire les grumes de la forêt de Soignes. Ce capital leur donnait une position sociale élevée, puisque tous les petits exploitants qui en étaient dépourvus étaient obligés de les leur louer pour labourer leurs parcelles ; rien d'étonnant, donc, à ce que ce soit parmi eux qu'aient été recrutés les maires et échevins sous l'Ancien Régime, et même jusqu'au début du XX^e siècle.

La grande masse des Rhodiens portait les charges à bras, sur la tête ou dans des seaux pendus aux épaules. Les plus lourdes étaient placées dans des brouettes, l'un des instruments les plus indispensables au paysan. Celles-ci servaient, en effet, non seulement à transporter du bois, du fumier ou les fameuses tartelettes fabriquées par les Rhodiennes, mais aussi ... des êtres humains ! Lorsque quelqu'un était blessé ou malade, c'était là le seul moyen à la disposition des ruraux pauvres pour le ramener chez lui ou à un endroit où il pourrait trouver de l'aide. Lors de l'explosion du train de munitions stationné en gare de Rhode le 1^{er} septembre 1944, Pieké Deny, le dernier occupant du moulin qui se trouvait au bout de l'étang Gevaert, là où passe maintenant l'avenue de la forêt de Soignes, avait été blessé sur le pas de sa porte par des débris projetés jusque là. Pas question, en cette période troublée, de trouver une ambulance. Il fut donc conduit à la clinique Sainte-Elisabeth en brouette. Le malheureux ne survécut d'ailleurs pas à l'épreuve.

Les chemins

Que ce soit à pied, avec une brouette ou en charrette, on cherchait à éviter les trop fortes dénivellations. Les chemins épousaient donc, dans la mesure du possible, les courbes de niveau. Ceux qui s'attaquaient au versant d'un vallon finissaient par l'entamer : le passage répété d'hommes et d'animaux provoquait, en effet, une érosion qu'amplifiait ensuite le ruissellement des eaux. Ainsi se formèrent progressivement d'innombrables chemins creux, caractérisés par leur pente relativement faible, leur profil en V et leur profondeur croissante au fur et à mesure qu'on approchait du vallon dans lequel ils aboutissaient. Tous ont à présent disparu à Rhode, sauf un seul, la rue au Bois dans sa partie longeant le cimetière, et encore n'échappa-t-il que de justesse au sort de ses "frères" lorsque fut créé le quartier qui le borde : la transformation en une banale rue pavée ou asphaltée.

La largeur des chemins était en principe réglementée, mais la répétition même des ordonnances en la matière prouve que celles-ci n'étaient guère respectées. Il en était de même de l'entretien, qui incombait généralement aux riverains. Ceux-ci étant considérés comme les propriétaires du sol, les chemins constituaient pour eux comme une sorte de servitudes, qu'ils cherchaient évidemment à grignoter tout en se soustrayant, dans toute la mesure du possible, à leurs devoirs d'entretien. Le passage répété de véhicules, parfois lourdement chargés et

généralement non suspendus, ne tardait pas à former des bourbiers quasi impraticables à chaque averse. C'est pourquoi des rondins étaient parfois disposés perpendiculairement au chemin, dans les endroits critiques tout au moins, car ce procédé était évidemment très coûteux, d'autant qu'il fallait renouveler ces rondins au bout d'un an et demi à deux ans. Ces "rotons" étaient utilisés surtout en forêt, pour la vidange du bois, mais on les rencontrait aussi dans la campagne.

Les chaussées

Les chaussées pavées apparaissent au XVI^e siècle. La toute première connue dans nos provinces est ce que nous appelons à présent la chaussée de Waterloo. On la désignait jadis sous le nom de "Walsche wech" parce que c'était par là que les habitants du Brabant wallon gagnaient Bruxelles. En 1569, le pavé atteignait Vleurgat; en 1574, il arrivait au Vivier d'Oie. Il fallut attendre 1666 pour qu'il atteigne Waterloo. Cette interruption du pavé dans un petit hameau pendant près d'un siècle nous paraît bizarre, mais elle s'explique très aisément par la raison d'être originelle de cette chaussée : il s'agissait d'assurer l'alimentation régulière de Bruxelles en bois d'oeuvre et de chauffage.

En 1726 fut créée la chaussée de Bruxelles à Alseberg; elle fut prolongée jusqu'à Braine-l'Alleud en 1740.



La chaussée de Waterloo au début de ce siècle

La construction et l'entretien de ces chaussées était affermée, c'est-à-dire qu'elles étaient attribuées à l'entrepreneur offrant les prix les plus alléchants. Celui-ci pouvait alors installer des péages dont le produit était destiné à payer l'entretien de la route. La perspective du profit encourageait évidemment à construire des chaussées, mais pas à en assurer l'entretien convenable. Les barrières où se percevaient les droits étaient souvent le théâtre d'incidents. La seule qui ait existé sur le territoire actuel de Rhode se trouvait à la Grande Espinette, un hameau alors enclavé dans la forêt.

Ce système évoque les péages des autoroutes françaises actuelles, mais la ressemblance s'arrête là : l'emprise de ces chaussées d'Ancien Régime ne dépassait pas 15 à 20 mètres entre les rangées d'arbres qui les bornaient de part et d'autre pour éviter les empiètements des riverains. Seule la partie centrale (pas plus de 5 mètres, en général) était pavée; les bas-côtés étaient désignés sous le nom de chemin d'été parce qu'ils n'étaient praticables qu'à la bonne saison ... pour autant qu'elle ne soit pas trop pluvieuse !

Si modestes que nous apparaissent leurs résultats à l'heure actuelle, les travaux de construction n'étaient pas simples : il fallait mobiliser une main-d'oeuvre abondante avec pelles, brouettes et charriots pour établir l'assiette de la route, qui exigeait souvent des terrassements importants au regard des moyens disponibles.

Les drèves

Un nouveau type de chemin apparaît avec les drèves créées aux XVIIe et XVIIIe siècles dans la forêt de Soignes. La plus ancienne existait déjà en 1611; elle fut prolongée un siècle et demi plus tard, sous le gouvernement de Charles de Lorraine, dont le nom lui est resté. Ce prince et ses successeurs, Marie-Christine et Albert de Saxe-Teschen, firent tracer la plupart des drèves sillonnant encore la forêt : leur but était de faciliter le déroulement des chasses, dont ils étaient très friands. Du fait du lotissement d'une bonne moitié de la forêt par la Société Générale entre 1831 et 1836, une partie d'entre elles a été transformée en rues pavées ou asphaltées (la drève de Linkebeek, par exemple), mais il en existe encore de magnifiques spécimens dans la zone rurale située entre Rhode et Waterloo (drèves Sainte-Gertrude et des Cochons surtout).

Les chemins de fer

Notre récente exposition a montré l'impact du train sur notre région : perturbation profonde du paysage, mais aussi ouverture au monde extérieur et formation d'un quartier de la gare. Des services de messageries et de diligences avaient certes circulé au XIXe siècle chaussée de Waterloo, mais celle-ci était trop éloignée des centres habités pour qu'ils attirent la clientèle rhodienne, dont la pauvreté excluait aussi qu'elle puisse acquitter le prix du transport. Avec la hausse progressive du niveau de vie et grâce à des tarifs modérés, particulièrement pour les abonnements ouvriers, apparurent les premiers navetteurs. Mais les déplacements restaient essentiellement liés aux obligations professionnelles.

C'est le tram qui eut le plus d'influence à long terme : il permit en effet l'installation de familles bruxelloises ne disposant pas de véhicules privés entre la chaussée de Waterloo et la ligne ferroviaire de Charleroi. Ainsi s'ajoutèrent aux opulentes villas dont la construction avait commencé dès la fin du XIXe siècle du côté des Espinettes, des quartiers plus modestes, tel celui loti à proximité de la gare par l'agent de change Octave Michot dans les années '20. L'extension de la ligne Bruxelles-Espinette avait atteint la guinguette "Chez Alfred" (aujourd'hui "Ferme de Rhode") le 7 novembre 1911, et la gare le 20 septembre 1913. Mais les rails ayant été démontés en 1917 par les occupants allemands, elle ne fut rouverte que le 30 décembre 1923.



Un vicinal dépasse des Allemands en fuite en septembre 1944
(photo Charles Carpentiers)

Les engins à moteur à explosion

A l'époque où le vélo devenait la voiture du pauvre, les véhicules automoteurs accrurent encore l'ouverture de Rhode au monde extérieur. Les principaux bénéficiaires en furent la papeterie de Meurs et les brasseries, dont les lourds chargements pouvaient être acheminés beaucoup plus rapidement à destination grâce à leurs camions. Réservée d'abord aux familles très fortunées, l'auto se popularisa dans les années '60, ici comme ailleurs.

Notre commune faillit s'ouvrir à un ... aérodrome ! Dans cette perspective, les services de l'aéronautique construisirent des installations reprises à présent par l'Institut von Karman pour la dynamique des fluides. Comme nos lecteurs assidus le savent déjà, c'est là que fut vaincu le record du monde d'altitude en hélicoptère en 1933 : 20 mètres ! Pendant la seconde guerre mondiale, les occupants installèrent un "champ d'aviation" là où se trouve à présent le rond-point Sainte-Anne : il y subsiste le pilier d'un hangar !

Conclusion

Ce raccourci de l'histoire des communications à Rhode permet de mesurer le gouffre énorme franchi dans ce domaine en un siècle, pour le meilleur et pour le pire... Si les associations de défense de l'environnement ont réussi jusqu'à présent à écarter de notre région l'incursion d'autoroutes (que nous utilisons si volontiers quand elles passent chez les voisins !), la césure provoquée par le chemin de fer, puis la multiplication et l'élargissement de la voirie en ont altéré le caractère rural. La vitesse et la pollution des véhicules automobiles sont sources d'insécurité. Mais les transports modernes ont aussi puissamment contribué à l'amélioration de notre genre de vie. On voit mal comment on pourrait s'en passer. L'important est d'en réduire les effets nocifs.

Michel MAZIERES

Het dagelijkse leven onder het frans bewind (XI)

Hetgeen het meest opvalt bij het inkijken van doodsberichten van soldaten overleden in militaire hospitalen in de tijd van Napoleon, is het groot aantal overlijdens wegens ziekten. Uitdrukkingen zoals "kwaadaardige koorts", "scheurbuik" en "uittering" kwamen vaker voor dan "gesneuveld in de slag bij ...".

Wilde de franse overheid de werkelijke verliezen alzo verborgen houden ? Het is waar dat de gezondheidsleer in het begin van de 19de eeuw niet was wat ze heden geworden is. Asepsis was toen onbekend, er waren geen doeltreffende geneesmiddelen zoals we die nu hebben en sanitaire uitrusting bestond bijna niet. Afzettingen van ledematen gebeurden toen zonder pijnloovende middelen en voor schroeiingen werd het brandijzer gebruikt.

Opvallend ook is het feit dat vele dienstweigeraars en vaandelvluchtingen in een militair hospitaal stierven pas enkele weken of een paar maanden na hun aanhouding. Nochtans werden zij nog niet zo lang geleden in goede gezondheid verklaard en goed bevonden voor de legerdienst. Het leven in de strafkampen van de franse legers moest er niet rooskeurig uitzien...

Jongens van bij ons in de franse legers

GOOSSENS Jean-Baptiste, geboren te Alseberg op 24 juni 1792 als zoon van Chrétien (arbeider) en van Barbe HANNAERT (huisvrouw). Papierarbeider wonende te Alseberg. Conscrit van het jaar 1812.

Persoonsbeschrijving : kastanje bruine haren en wenkbrauwen, blauwe ogen, hoog voorhoofd, gewone neus, kleine mond, ronde kin, ovaal aangezicht, gestalte 1,564 m. Nummer bij de lotentrekking : 61. Verklaart dat hij door vallende ziekte aangetast is en klaagt over pijn in de benen. Had een aanvraag gedaan voor de nationale wacht maar werd uitgesteld wegens zwakheid. Werde ingelijfd in het 21e fusiliers linie regiment 3e bat. 3e cie. Op 29 mei 1813 werd hij opgenomen in het hospitaal van Aken waar hij op 1 juni 1813 overleed tengevolge van dysenterie (Reg. 229, 230, 283, 285, Extraits mortuaires dossier 17).

DUSON François, geboren te Sint-Genesius-Rode op 13 februari 1789 als zoon van wijlen Antoine en van Barbe SIMEONS. Arbeider wonende te Rode. Conscrit van het jaar 1809.

Persoonsbeschrijving : kastanje bruine haren en wenkbrauwen, blauwe ogen, hoog voorhoofd, lange neus, middelmatige mond, ronde kin, ovaal aangezicht, bleke teint, gestalte : 1,64 m. Nummer bij de lotentrekking : 77. De maire van Rode vestigt er de aandacht op dat hij een pijnlijk rechter been heeft, maar hijzelf voert geen gebrekkelijkheid aan. Goed gevonden voor de werkelijke dienst. Op 2 april 1808 vertrekt hij voor het 112e linie regiment te Alessandria (Italië) waar hij aankwam op 22 mei 1808. Op 26 oktober 1808 werd hij opgenomen in het burgerlijk en militair hospitaal van Montpellier waar hij op 15 april 1809 overleed tengevolge van koudvuur en uittering (Reg. 188, 191, Extraits mortuaires dossier 78).

(wordt vervolgd)

Raymond VAN NEROM